



faire  
et savoir/  
du travail,  
encore!

---

SALLY BONN

## Travail et ennui.

— Chercher un travail pour le gain, c'est maintenant un souci commun à presque tous les habitants des pays de civilisation ; le travail leur est un moyen, il a cessé d'être un but en lui-même ; aussi sont-ils peu difficiles dans leur choix pourvu qu'ils aient gros bénéfice. Mais il est des natures plus rares qui aiment mieux périr que travailler sans joie ; des difficiles, des gens qui ne se contentent pas de peu et qu'un gain abondant ne satisfera pas s'ils ne voient pas le gain des gains dans le travail même. Les artistes et les contemplatifs de toute espèce font partie de cette rare catégorie humaine, mais aussi ces oisifs qui passent leur existence à chasser ou à voyager, à s'occuper de galants commerces ou à courir les aventures.

Ils cherchent tous le travail et la peine dans la mesure où travail et peine peuvent être liés au plaisir, et s'il le faut, le plus dur travail, la pire peine. Mais sortis de là, ils sont d'une paresse décidée, même si cette paresse doit entraîner la ruine, le déshonneur, les dangers de mort ou de maladie. Ils craignent moins l'ennui qu'un travail sans plaisir ; il faut même qu'ils s'ennuient beaucoup pour que *leur* travail réussisse.

Pour le penseur et l'esprit inventif l'ennui est ce « calme plat » de l'âme, ce désagréable « calme plat » qui précède la croisière heureuse, les vents joyeux...

Oui, encore !

Car nous avons jugé qu'une année de réflexion sur la question du travail n'était pas suffisante. Le sujet méritait que l'on s'y attarde, que l'on poursuive nos investigations, notre recherche, nos regards. C'est donc un second volet qui s'ouvre ici, faisant suite au séminaire 2013-2014, organisé par le centre de recherche I.D.E. de l'ÉSAI qui avait entamé sa réflexion sur le travail en trois temps :

*Travail de l'artiste/l'artiste au travail* — avec Joan Ayrton (artiste), Jacinto Lageira (philosophe) et Benjamin Sabatier (artiste). *Temps et gestes du travail* — avec Maylis de Kerangal (écrivain), Julien Nédélec (artiste) et Michel Seban (architecte). *Monde du travail* — avec Jean-Baptiste Ganne (artiste), Frédéric Lainé (économiste) et Laure Limongi (écrivain).

C'est à partir de l'injonction debordienne « ne travaillez jamais ! », qui exhortait à refuser l'aliénation du travail salarié au profit d'une vie libre, que nous avons pensé la question du travail artistique, celui de l'art et des artistes au travail. En questionnant l'actualité (ou non) de la proposition debordienne, il s'agissait de comprendre le lien, en termes de rapport, qui s'établit entre l'art et le travail, entre l'activité artistique et une « activité travaillée ». Le travail artistique est soumis tout autant, toujours plus, à une logique accrue de productivité, de production. Quel rôle et quel poids ont les artistes et leur travail ? Quelle valeur est accordée à celui-ci aujourd'hui ?

Le centre de recherche I.D.E. (Image/Dispositifs/Espace) de l'ÉSAI poursuit ses réflexions autour de la notion de dispositifs en prenant part à des réflexions d'actualité tant dans le monde politique qu'économique, environnemental, théorique, philosophique, poétique et bien sûr artistique. La question du travail paraît d'autant plus vive que se posent les questions, dans ces périodes de récession économique et de difficultés sociales, de l'utilité, de la nécessité et du rôle de l'artiste.

I.D.E. a entamé en 2007 sa réflexion sur la question des dispositifs en traversant différents questionnements liés à l'architecture et la scénographie, le paysage, le musée et l'exposition, les dispositifs textuels, l'échelle et la vitesse. La réflexion sur les dispositifs semble nécessaire pour aborder les multiples champs du savoir et du pouvoir aujourd'hui. Elle permet de penser conjointement, et entre autres, de l'artistique et du politique, du théorique et du pratique. À l'initiative de Michel Foucault, le terme de dispositif est entré dans le vocabulaire contemporain pour désigner des dispositifs de pouvoir, des dispositifs de sexualité, d'assujettissement ou de vérité. On le retrouve également dans le vocabulaire artistique et esthétique pour désigner certains types d'installations. Ce que l'on peut relever, outre la multiplicité

des domaines où le mot apparaît, c'est qu'il désigne autant des objets que des moyens ou des discours : partie d'un jugement, mise en place ou appareil, le dispositif apparaît comme ce qui entoure, encadre des éléments plus ou moins hétérogènes en vue d'une fin. L'appareil, la machine et l'agencement d'éléments constituent le ou les sens premiers de la notion de dispositif. Le terme d'agencement est déterminant, agencement à la fois machinique, conceptuel et social. Ainsi poursuivons-nous notre appréhension générique de la notion en prenant en compte son implication dans le monde du travail dans son sens le plus large.

Dans le premier volet de notre « travail sur le travail », nous avons réfléchi politiquement, économiquement et socialement depuis la pratique de l'art considérée comme création et comme « travail ». Comprendre le travail artistique comme une forme singulière d'expression de soi devrait permettre de réinventer une conception et une perception du travail depuis une multitude de domaines. Confronter les points de vue continue à être un enjeu pour le centre de recherche I.D.E. et pour la revue *Le Salon* ; cette confrontation se veut ouverte.

Savoir ce que nous faisons est au cœur de notre problématique.

Nous proposons donc à nouveau une réflexion collective, un travail commun, un penser-ensemble. Nous avons souhaité opérer un changement de perspective sur le travail, engager une réflexion sur le processus créateur, sur l'activité créatrice, sur le savoir-faire et le faire qui donne à penser et permet de travailler le réel au plus près. Nous associons le faire à une *praxis* qui modifie le cours des choses et qui transforme le réel. Dans l'esprit de ce beau film expérimental de Fischli & Weiss, justement intitulé *Le cours des choses* qui met en scène une réaction en chaîne de trente minutes où chaque élément, une fois déclenché, vient activer un dispositif à sa suite dans l'atelier des artistes et qui semble une métaphore poétique du travail de l'artiste : un enchaînement sans fin.

Nos recherches se sont, cette année, orientées sur les notions de faire et de savoir, de savoir-faire et de faire de l'art, et sur celle de chantier.

Dans son *Journal d'usine*, la philosophe Simone Weil (qui, après avoir obtenu l'agrégation de philosophie, avait souhaité faire l'épreuve du réel en travaillant en usine comme découpeuse sur presse) évoque une figure de la condition des ouvriers, un homme du nom de Jacquot : « La presse qui ne marchait pas et Jacquot. Il est clair que, pour Jacquot, cette presse était un mystère, et de même la cause qui l'empêchait de marcher. Non pas simplement en tant que facteur inconnu, mais en soi, en quelque sorte. Ça ne marche pas... comme un refus de la machine <sup>1</sup>. » L'inaptitude de Jacquot fonde, pour Simone Weil, de manière structurelle, l'organisation du travail (à l'usine) et par là est l'essence même du travail ouvrier.

Jacquot est inapte. Il ne *fait* rien, parce qu'il ne *sait* rien faire.

Le mystère dont parle Simone Weil est celui de la machine, qui acquiert, face à la non-connaissance, au non-savoir de l'ouvrier, une puissance quasi magique devenue véhicule de soumission. La séparation instaurée par la chaîne entre les aspects cognitifs du travail manuel et son exécution physique est ce qui contribue

1 Simone Weil, *La condition ouvrière* (1951), Paris, Gallimard folio essais, 2002, p. 180.

à maintenir l'aliénation du travail. Dans son plaidoyer pour les arts mécaniques, *L'éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*<sup>2</sup>, Matthew Crawford parle d'un « savoir réel sur les choses réelles ». Il faudrait bien sûr s'interroger sur cet effet de réel, sur la réalité des choses et sur celle du savoir, mais ce dont il est question en l'occurrence, c'est la divergence du penser et du faire toujours plus grande à l'orée d'une société qui serait définitivement post-industrielle. Crawford estime que le XX<sup>e</sup> siècle s'est caractérisé par des efforts délibérés pour séparer le faire du penser, efforts couronnés de succès dans le domaine de la vie économique. Partout où la séparation de la pensée et de la pratique a été mise en œuvre, il s'en est suivi une dégradation du travail. Celle-ci entraîne par ailleurs, si on suit les analyses du philosophe André Gorz, une forme de désintégration sociale liée à l'absence de possibilité d'identification des travailleurs avec leur fonction.

La disjonction du faire et du savoir et la disparition des savoir-faire spécifiques déterminent le monde actuel du travail. Les professions artistiques et intellectuelles ont indéniablement un statut à part; que peuvent-elles apporter au monde du travail, que leur renvoient-elles? Dans quel type d'« incertitude » pour reprendre le mot de Pierre-Michel Menger ou d'« immatérialité » pour reprendre le propos de Jacinto Lageira développé dans le cadre du séminaire I.D.E. en 2013, les artistes se trouvent-ils pris pour faire et savoir? Là où le penser et le faire ne semble pas fondamentalement séparés, là où justement penser et faire participent conjointement de l'élaboration d'un savoir particulier c'est le domaine de la création. Car les activités de création artistique déjouent la séparation et la division du travail (manuel/ intellectuel), en traçant une ligne de force singulière entre faire et savoir.

### **La fabrique des savoir-faire**

La première journée de séminaire portait sur cette notion de savoir-faire depuis une pratique, des pratiques; en l'occurrence: la pratique du photographe, celle du philosophe et la mise en regard de la pratique de la cinéaste et celle de l'ouvrière. Réunissant Philippe Artières, Marina Gadonneix et Catherine Egloff, nous avons exploré la constitution des savoirs et des savoir-faire.

Philippe Artières a proposé de montrer un philosophe au travail à travers la figure de Michel Foucault. Au fond, qu'est-ce qu'un penseur au travail et comment se conjuguent nos pratiques de travail et les gestes de la recherche? Philippe Artières interroge, sous la forme d'une enquête scénarisée détournée (avec intrigues et rebondissements) le besoin de représentation du travail de la pensée dans l'espace public et donc celle du corps de l'intellectuel. D'une certaine manière, ce sont les gestes de l'intellectuel dans une histoire du travail qui sont mis en avant; manière de montrer que les pratiques d'écriture ne sont pas que des pratiques de savoir.

Marina Gadonneix a présenté ses travaux: deux séries de photographies *Après l'image* et *The Theatre of Proof* qui interrogent à leur manière la question du dispositif de représentation et de reproduction, qui montrent le lieu envisagé

~~~~~  
2 Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, Paris, éditions de la Découverte, 2010.

comme un laboratoire : atelier de l'expérience, de la répétition et de la fabrique de l'image et de l'imaginaire. Mêlant recherche et représentation scientifique, entre l'invisibilité du travail et sa reproductibilité, Marina Gadonneix se tient sur le seuil d'un basculement de l'image, du documentaire à la fiction.

Catherine Egloffé nous a présenté son travail dans son ambivalence entre représentation du travail dans l'usine, en train de se faire et faire artistique comme travail ou non. Le film *Travailleuses...* est issu de voyages et de rencontres de femmes au travail et parlant du travail. Écrit collectivement, il collecte des témoignages de gestes et d'expériences de travail sans être présenté comme un travail, accentuant ainsi un écart entre le travail de l'art et celui de l'usine.

### Chantier(s)

La seconde journée de séminaire se voulait une mise en chantier du travail de l'art, dans sa dimension collective. Dans un entretien<sup>3</sup> qui n'en est pas un mais plutôt une tentative de restitution écrite d'une conversation évanouie, une invitation à penser à deux, Joséphine Kaepelin parle du travail comme une manière d'entreprendre une relation, accompagner un questionnement sur la problématique du faire et de la production, puis de laisser agir. Ses pièces visent à produire du lien. C'est-à-dire à penser à la possibilité d'un commun partagé (selon la formule de Jacques Rancière), d'un partage du sensible. Patrick Bouchain parle, lui, de construire autrement en partant du commun, des communs, de l'habitat existant et de l'habitant, et des situations de chantier comme des situations de mise en pratique de l'échange. L'idée de commun paraît importante. Elle est notamment développée dans le dernier ouvrage de Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXI<sup>e</sup> siècle*, qui a pour ambition de proposer une alternative politique au néolibéralisme, alternative que l'imagination doit construire. Cette émergence du commun existe concrètement. Pour Patrick Bouchain, tout chantier public est l'occasion de la transmission d'un savoir-faire et d'un savoir-vivre ; il procure du travail visible, un moment de construction collectif, lieu de la matérialisation de l'architecture. Alex Pou évoque, lui, le travail collectif du cinéaste et celui réalisé avec un groupe d'étudiants en phase recherche d'une école d'art. *Un film infini (le travail)* développe les mécanismes de production, de tournage, de montage et de diffusion en s'appuyant sur une pensée collégiale. Cette aventure fait apparaître le travail de recherche comme infiniment renouvelé et vivant.

La recherche se développe à l'ÉSAL dans plusieurs directions. Investissant l'espace et la pratique, le séminaire Eqart propose chaque année une singulière situation de travail étalé dans le temps et dans l'espace de la galerie de l'école. Les étudiants y participant occupent un « espace en chantier » dont ils rendent compte ici même dans une carte blanche.

3 Document édité dans le cadre d'un travail collaboratif mené par Joséphine Kaepelin et Mickaël Roy pour l'exposition [...] ayant lieu à l'Espace international du CEAAC du 19 septembre au 13 octobre 2013 à Strasbourg.

Investir un espace de chantier « réel » est également une expérience singulière pour des étudiants et de jeunes artistes. Mettant en relation du fabriquer et du concevoir, du politique et de l'artistique, de l'économique et de l'urbain, le chantier est le « lieu du faire, de savoir et de vie ». C'est un laboratoire de formes et d'échanges, un espace politique, que l'Atelier de Recherche Urbaine de l'ENSA de Dijon, sous la direction de la philosophe Gaëtane Lamarche-Vadel a exploré. Elle en retrace pour nous les grandes lignes et les enjeux.

« L'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur » dit Claude Lévi-Strauss, soulignant la dimension magique d'une pratique qui est avant tout constituée de travail. Mais aussi de recherche. C'est à partir de cette phrase que les étudiants ont travaillé dans le cadre du séminaire I.D.E. Le cahier étudiant présente leurs propositions textuelles et plastiques dont la diversité est symptomatique du rapport complexe entretenu avec cette question du « travail ».

La dimension magique couplée avec une réalité matérielle parfois triviale est précisément abordée par Laure Limongi qui nous propose une chronique du travail de l'écrivain entre humour et mélancolie. « & sinon, vous faites quoi dans la vie ? » relève la situation commune aux activités artistiques, littéraires, poétiques, en rappelle avec justesse et nécessité la précarité.

Le cahier création invite comme chaque année poète, photographe et artistes à étendre les réflexions menées dans le séminaire et à investir les pages de la revue comme un espace d'exposition. Il comporte une proposition poétique de Frédéric Le Moigne mêlant le poétique et le travail. Le cahier dessin comprend une série de dessins réalisés au carbone par Aurélien Débat : pylônes, usines, parkings sont tracés dans une sorte de cartographie périurbaine. Le cahier photo présente la singulière série *Ora et labora* d'Olivia Gay, s'inscrivant dans une recherche sur la représentation du corps féminin, elle explore des communautés invisibles. Le Rayon exposition propose un entretien de l'artiste Céline Ahond avec Bernard Brunon dont le travail dans le cadre de l'entreprise de peinture *That's painting!* ne cesse d'interroger le geste de l'artiste. L'entretien mêle questions et réflexions sur le travail en regard de la pratique de l'autre. Dans le Rayon exposition également une proposition de « sculptures » de Simon Nicaise, des objets « manœuvrés » à la fois manipulés dans le cadre d'une utilité concrète et œuvrés de la main, c'est-à-dire transformés par le geste artistique.

Nous n'avons certes pas épuisé la question du travail, ni politiquement, ni artistiquement, mais au moins en avons-nous tracé quelques lignes directrices dans les différents champs du savoir et du faire, tentant de maintenir toujours ouvert le champ du possible comme celui du commun.



Giorgio Agamben

Qu'est-ce  
qu'un  
dispositif?

pages poche / Petite Bibliothèque



Jean-Jacques Dumont. *Un dispositif, des dispositifs*, 2014. Livre découpé, colle, dimensions variables.